

L'autre phase de notre cyclothymie

François Ricard

Volume 23, numéro 1 (133), janvier–février 1981

Le territoire imaginaire de la culture

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/29936ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ricard, F. (1981). L'autre phase de notre cyclothymie. *Liberté*, 23(1), 21–29.

L'autre phase de notre cyclothymie

FRANÇOIS RICARD

Il est étonnant que l'ouvrage de Michel Morin et Claude Bertrand soit à ce point passé inaperçu au moment de sa parution. Qu'un livre allant si directement à l'encontre de tout ce qu'avait élaboré l'aile la plus active de l'intelligentsia québécoise au cours des années soixante et soixante-dix n'ait pas suscité plus de réactions en dit long, me semble-t-il, sur l'espèce d'apathie qui s'est emparée depuis quelque temps de la pensée nationaliste. Apathie, lassitude, confort, il règne aujourd'hui, dans la classe pensante qui avait dominé de ses productions le champ idéologique des deux dernières décennies, une forme de *résignation*, dirait-on, qui fait que les discours ne se renouvellent plus, qu'on ne prend plus la peine de les réactiver et qu'on abandonne la partie, sûr que tout a été dit et que plus rien ne saurait prévaloir contre le corps de pensée nationaliste élaboré de peine et de misère et maintenant institutionnalisé, en quelque sorte, par la doctrine péquiste.

Je ne cherche pas du tout ici à condamner. Je constate simplement qu'un livre comme *le Territoire imaginaire de la culture*, qui, il y a quinze ans, aurait provoqué une levée de boucliers générale, en 1979 n'a fait sourciller à peu près personne parmi les définisseurs ou les défenseurs de notre pensée nationaliste. Personne n'a vu dans ce livre une menace réelle, personne, semble-t-il, n'y a trouvé « matière à penser », et personne, par conséquent, n'y a *répondu*.

Comment expliquer une telle indifférence ?

Je pense qu'on peut y attribuer deux raisons principales, qui ne sont d'ailleurs pas sans lien. La première, c'est le caractère extrêmement figé que revêt aujourd'hui la pensée nationaliste québécoise, qui ressemble de plus en plus, chez les intellectuels, à ce que pouvait être le thomisme en ses beaux jours : un dis-

cours si fermé, si complet, si totalement exploré et formulé qu'il en est pratiquement *inattaquable* et qu'aucune question ne saurait plus le troubler puisque, littéralement, il a déjà examiné *toutes* les questions et leur a donné réponse une fois pour toutes. Idéologie dominante en ce sens, ce n'est pourtant pas à proprement parler une idéologie dominatrice, ni oppressive, puisqu'elle ne s'incarne dans aucun appareil de pouvoir vraiment influent. Parler à son propos de totalitarisme serait donc une aberration. Il s'agit plutôt d'une pensée qui a simplement pris, dans la classe intellectuelle en général, le caractère de l'*évidence*. Constituée de haute lutte à partir de 1960, éprouvée par des polémiques nombreuses, elle a donné lieu à un considérable effort de formulation et d'ajustement pendant plus de dix ans. Mais aujourd'hui, sa période créatrice, sa période d'émergence et de recherche est bel et bien révolue. Sûre d'elle-même, achevée, elle a à l'heure actuelle tous les traits d'un paradigme et ne produit plus à toutes fins pratiques, dans l'ordre des idées, que du prévisible.

Et cette situation risque de durer encore longtemps. Aussi longtemps, en fait, que l'analyse nationaliste continuera d'être *opératoire*, c'est-à-dire aussi longtemps que la situation politique ne changera pas substantiellement. Car le propre de la pensée nationaliste est d'avoir été élaborée comme une pensée d'opposition et de changement, commandée par un état de fait auquel elle fournissait à la fois une explication et une voie de transformation possible. Aussi la seule manière d'invalider vraiment cette pensée aurait-il été qu'elle se *réalise* effectivement, c'est-à-dire que la situation à laquelle elle correspondait change suffisamment pour que, rendue désuète ou devenue idéologie de pouvoir, elle trouve son antithèse et soit éventuellement dépassée. Or c'est précisément le contraire qui s'est produit : non seulement la situation réelle (la Confédération) n'a pas changé, mais elle s'est durcie, affermie encore davantage, avec le résultat que l'idéologie nationaliste, qui *répond* à cette situation comme le désir au manque, s'en est trouvée en retour pareillement durcie, affermie et renforcée d'autant dans sa *fonction*.

On se trouve donc à l'heure actuelle dans une conjoncture singulièrement bloquée. Plus la situation politique reste la même, plus le discours nationaliste s'en voit justifié en tant que pensée d'opposition, et plus il se fige lui aussi dans sa propre

certitude. Comment sortira-t-on de cette impasse, comment dénouer ce qui ressemble de plus en plus à une fixation pathologique, je serais bien en peine de le dire. Seul un *événement*, sans doute, qui ferait « bouger » le moindrement l'immobilité, qui introduirait un peu de « jeu » dans ce système clos, aurait quelque chance de remettre les choses en marche. Mais cette clôture du système est elle-même si parfaite qu'un événement de ce genre y devient de moins en moins probable...

Or le livre de Morin et Bertrand, je pense, se voulait un tel événement. Je dis bien : se voulait. Mais hélas, il ne l'a pas été. Et s'il ne l'a pas été, c'est, d'une part, parce que la résistance du système l'en a empêché, mais aussi, et peut-être surtout, parce que c'est un livre qui, malgré ses bonnes intentions, reste au plus haut point un produit du système lui-même. Et c'est là, me semble-t-il, la seconde raison pour laquelle il est demeuré sans effet.

Les auteurs du *Territoire imaginaire* partent en effet d'une constatation analogue à celle que je viens d'exposer maladroitement et à laquelle d'ailleurs plus d'un, même parmi les dits nationalistes, souscriraient sans difficulté : la pensée nationaliste québécoise tourne en rond, elle obscurcit peut-être plus de choses qu'elle n'en éclaire, elle sert d'alibi à bien des démissions intellectuelles et artistiques et favorise une forme de stagnation spirituelle ou culturelle aussi nocive que désespérante. C'est pourquoi, concluent-ils, il devient urgent de s'en délivrer, de sortir de la redondance pour retrouver la ligne d'une innovation véritable, pour (re)commencer à respirer un peu plus largement.

Dans une telle critique, comme je disais, plusieurs se reconnaîtraient aisément, et le livre de Morin et Bertrand, à cet égard, a au moins le mérite d'exprimer une impatience de plus en plus répandue. Mais là ne s'arrête pas son propos, hélas. Car à ce mouvement critique, à l'expression de cette impatience, à cette négativité, dirais-je, s'ajoute aussitôt un autre mouvement, positif celui-là, c'est-à-dire l'exposé de ce qui se voudrait une « alternative », une pensée de rechange, bref, une solution au problème, mais qui n'est autre chose en réalité que la reproduction, à un autre niveau, du problème lui-même, c'est-à-dire une nouvelle façon de s'y enfoncer.

Il se produit ceci, en effet, que sous prétexte de vouloir sortir de l'impasse représentée à leurs yeux par la pensée nationaliste, les auteurs ne trouvent, comme issue, que le contrepied

exact du nationalisme, c'est-à-dire une pensée si symétriquement à l'inverse de ce nationalisme, si parfaitement opposée à lui, que loin d'*ouvrir* le système dont le nationalisme n'est qu'un des pôles, elle raffermir au contraire ce système et en augmente d'autant l'étanchéité. Si bien que se croyant affranchie, c'est une pensée qui ne fait que manifester autrement l'impuissance qu'elle cherche à dénoncer. Un peu, dirait-on, à la manière du cyclothymique qui, dans sa phase maniaque, s'imagine fuir sa dépression alors qu'il en est plus que jamais la victime.

Parmi les composantes les plus profondes du nationalisme, se trouve — et le paradoxe n'est qu'apparent — un antinationalisme toujours prêt à surgir. L'antinationalisme n'est pas le *contraire* du nationalisme, mais bien son envers, sa face cachée, sa virtualité la plus proche. Nationalisme et antinationalisme parlent le même langage, ils appartiennent au même système et ne font que se renvoyer l'un à l'autre leurs propres reflets inversés. Et cela est particulièrement vrai dans le cas du Québec. Toute notre histoire intellectuelle (et « psycho-idéologique », pourrait-on dire) est marquée en effet par cette fausse alternance entre les appels respectifs du nationalisme et de l'antinationalisme (appelé aussi fédéralisme), du régionalisme et de l'exotisme, du même et de l'autre, sans que jamais nous ne soyons parvenus à sortir vraiment de ce contrepoint qui n'est que la modulation répétée, interminable, de notre division intérieure, et le délire tautologique qui nous tient lieu de définition.

Mais le pire, dans cette psychopathologie du colonisé, c'est que, tournant en rond, nous croyons avancer. Je parlais tout à l'heure de cyclothymie. Or c'est bien là l'aspect le plus frappant de notre histoire idéologique. Nous allons par phases, comme la marée, ballotés d'une proposition à la proposition inverse, puis ramenés à la première, et de là portés de nouveau vers la seconde, et ainsi de suite sans changer jamais de piste, comme le fauve du jardin zoologique qui montre tantôt son flanc droit, tantôt son flanc gauche, mais ne saute jamais hors de sa cage pour regagner la jungle perdue. Tantôt nous nous replions sur nous-mêmes, tantôt nous nous fuyons. Un jour effrayés par l'étranger, le lendemain nous nous jetons dans ses bras. À la confiance absolue en nous-mêmes, à la célébration de notre différence succèdent bientôt la morosité, le défaitisme ou le pari sur l'universel, puis c'est derechef l'exaltation que suivra tôt ou tard un nouvel

accès de mélancolie, et ainsi de suite d'une époque à l'autre, d'une génération à la suivante, inlassablement.

C'est pourquoi la pensée de Morin et Bertrand, même si elle peut à première vue offrir une apparence de nouveauté, reste toute circonstancielle et purement relative. Il suffit de se reculer le moindrement, de la regarder d'un peu loin, pour constater aussitôt l'illusion, c'est-à-dire la *prévisibilité* de cette pensée, son appartenance au cercle vicieux, son caractère foncièrement répétitif.

Qu'y a-t-il en effet dans ce que propose *le Territoire imaginaire de la culture* qui ne soit pas l'écho « mis à jour » de la vieille thématique universaliste canadienne-française, aussi vieille en vérité, aussi « nécessaire », aussi bien intégrée à notre système idéologique séculaire, aussi canadienne-française, en un mot, que la thématique nationaliste, dont elle n'est au fond que la doublure, aussi usée qu'elle, aussi miteuse et défraîchie sous les teintures par lesquelles on peut vouloir lui redonner de l'éclat.

Dois-je entrer dans les détails ? J'avais d'abord l'intention, en commençant cet article, d'analyser directement l'ouvrage de Morin et Bertrand, de ramener son contenu à un certain nombre de propositions précises, que j'aurais démontées séparément et critiquées comme il se doit. Jusqu'à ce que je me rende compte, primo, que ces propositions n'étaient au fond que le *remake*, accompagné d'une « mise à la mode », du sempiternel discours libéral inventé au dix-neuvième siècle en même temps et dans le même cadre logique que le discours nationaliste, et secundo, que ces propositions, tout comme celles que je leur aurais moi-même opposées, m'auraient par conséquent enfermé plus que jamais dans le même faux débat, où tout fonctionne à merveille parce que tout est connu d'avance, où chaque question a déjà sa réponse et chaque réponse sa question, comme dans la mille et unième représentation du même vieux vaudeville qui finit chaque fois en queue de poisson.

C'est que tout, chez Morin et Bertrand, est non seulement hanté par la rhétorique nationaliste, mais en est même une sorte de décalque parfait, comme la gravure par rapport à la plaque qui l'imprime. À la partialité, à la fixation nationaliste, ils opposent simplement la partialité et la fixation libérale. Et ce sur tous les plans. À l'exclusivisme de la morale collectiviste que le nationalisme officiel (voir le *Livre blanc*) propose à l'artiste, ré-

pond l'exclusivisme de leur morale de la singularité individuelle. À l'idolâtrie de l'histoire et de la politique, leur idolâtrie de l'innocence et de l'illusion. Et forcément, au séparatisme leur fédéralisme inconditionnel, un fédéralisme que sa sérénité et sa conformité avec les slogans trudeauesques rendent d'ailleurs particulièrement navrant.

Politiquement, la pensée de Morin et Bertrand confine du reste à l'angélisme, qui est toujours une chose très dangereuse. Extrêmement conscients du fait que les artistes et intellectuels nationalistes servent en réalité les visées de pouvoir entretenues par une certaine fraction de la bourgeoisie québécoise, très curieusement ils ne semblent pas voir à quelle récupération prêtent leur propre universalisme et leur conception « imaginaire » de la culture. Prônant la dé-nationalisation et la dé-politisation de la pensée et de la création, afin de libérer l'intellectuel et l'artiste de tout engagement risquant de gauchir ou de limiter le sens de leur démarche, Morin et Bertrand ne tiennent aucun compte des conditions réelles où nous nous trouvons, et que si l'engagement des artistes fait sans doute l'affaire d'un certain pouvoir, leur « désengagement » ne fait pas moins celle d'un autre pouvoir qui, en l'occurrence, est encore plus puissant que le premier. Abstraitement, qui ne souhaite pas l'innocence de l'artiste ? Mais concrètement, il se trouve que dans le système politique et idéologique où nous sommes, cette innocence ne peut être qu'illusoire, c'est une innocence minée, corrompue en son fond même, et utilisée encore plus basement que son contraire.

Ce serait d'ailleurs, de façon générale, par cette obsession de la *virginité* — politique, morale, artistique, etc. — que la pensée de Morin et Bertrand se décrirait le mieux. C'est en effet une pensée profondément juvénile, qui propose le risque mais ne risque rien, exactement à la manière du bon vieux messianisme canadien-français. Elle veut quitter le giron confortable de la famille et de la Nation, mais c'est pour aller se blottir dans le nid tout aussi douillet de l'individu et de l'État. Elle rejette la primauté du politique sur le culturel, mais c'est pour basculer dans la forme inverse du même rapport et déclarer la primauté du culturel sur le politique. Elle récuse la vision groulxienne du Québec, mais c'est pour exalter la vision que s'en font le Conseil des Arts du Canada ou la Commission sur l'unité canadienne. Elle prétend libérer l'artiste des injonctions du réel, mais c'est

pour l'asservir à celles d'un « imaginaire » non moins totalitaire. Elle dénonce le travail et fait l'éloge de la fuite, mais c'est pour renouer aussitôt avec une nouvelle positivité qui, quoique idéale, reste tout aussi vénérable et divine que la première. Bref, elle ne fait, comme toute contestation adolescente, que rejeter le sérieux du père en faveur d'un sérieux qui, pour être celui du fils, n'en est pas moins le même, retourné simplement comme une veste, et que le petit-fils retournera à son tour le moment venu.

Je parlais de messianisme. On pourrait en effet, et c'est par là peut-être que cet antinationalisme montre le mieux qu'il continue toujours, au fond, d'obéir à la même logique que le nationalisme décrié, on pourrait lire dans l'ouvrage de Morin et Bertrand, en dépit de la mise à la mode qui, je le répète, crée seule l'illusion de sa nouveauté, une reprise du vieil idéalisme messianique canadien-français élaboré au dix-neuvième siècle. Ce monde est mauvais, disait l'abbé Casgrain ; mais notre royaume n'est pas de ce monde ; nous sommes là pour représenter l'anti-monde, l'esprit comme antithèse et salut de la matière. Pendant que les autres se vautreront dans la politique et l'argent, reprenait de Nevers, nous formerons, nous, « une petite république un peu athénienne » vouée au seul avancement de l'art et des sciences nobles. Or Morin et Bertrand ne disent rien de différent, les références seules ayant changé (c'est San Francisco au lieu de Rome, le fou au lieu du saint). Ils dénoncent le nationalisme politique, mais le recomposent sur un autre plan en ce nationalisme « imaginaire » qui est l'essence même de notre vieux messianisme. Nous sommes pauvres, disent-ils, nous sommes sans pouvoir, nous sommes aliénés, dépendants, marginaux, minoritaires ? Bravo. Car ce sera là notre chance d'inventer plus vite la culture de l'avenir, « une culture tout à fait nouvelle dans un monde où les cultures dominantes s'épuisent et se stérilisent inéluctablement ». Cet évangélisme culturel s'accompagne d'ailleurs, chez Morin et Bertrand, de la plupart des clichés traditionnels produits par notre messianisme. Par exemple, cette idée que l'Europe est, culturellement, un continent fini ; que la France, surtout, n'est plus que l'ombre d'elle-même, décadente, en pleine dégénérescence intellectuelle et artistique, et que, par conséquent, c'est à nous de la sauver : la « tâche spécifique » (cette expression ressemble fort à la « mission » de jadis) du Québec serait en effet « l'exploration et l'élaboration de ce nou-

vel espace imaginaire qu'il lui incombe de développer et dont dépend (...) l'avenir même, c'est-à-dire la possibilité de renouvellement et plus encore de recommencement de la culture française ». On reconnaîtra là les « Français améliorés » de Duplessis et le « rameau plus vivace que sa tige » des idéologues de collège classique. Nous sommes le peuple élu, nous sommes le futur de la pauvre France qui dépérit.

Autre cliché lénifiant dont notre bon clergé et nos élites lauriers endormaient nos porteurs d'eau d'ancêtres : la jeunesse, la vitalité, la « naturalité » de l'Amérique. Or chez Morin et Bertrand revit ce vieux mythe romantique de la pureté américaine : « l'Amérique du Nord, écrivent-ils, est une entité historique absolument inédite, vierge », où « les possibilités de la pensée sont plus grandes, plus innombrables que partout ailleurs », où « la nature est encore loin d'avoir été maîtrisée », etc. etc. Ce scoutisme intellectuel est proprement désolant. Mais il est surtout le signe de quelque chose d'autre : la peur de la culture. Toute pensée qui valorise l'ingénuité en opposant l'Amérique à l'Europe, et surtout qui prétend remplacer celle-ci par celle-là, déclasser celle-ci au nom de celle-là, finit toujours tôt ou tard par favoriser le mépris de l'intelligence et le règne de la bêtise bien-pensante ; que cette bêtise soit du type agressif (voir McCarthy, Duplessis, Lemelin et récemment Trudeau), ou du type angélique, au bout du compte cela revient au même.

Au fond, le territoire imaginaire de Morin et Bertrand ressemble fort au territoire idéologique parcouru *ad nauseam* par nos élites de toujours, aussi bien nationalistes que libérales. Et ce qui hante ce territoire, ce dont ce territoire est le lieu même, c'est ce que j'appellerais la *non-culture*, le refus, ou l'impuissance, devant les risques véritables de l'aventure culturelle. Nier l'autonomie du culturel, en effet, ou nier sa dépendance, c'est du pareil au même. Enrégimenter l'œuvre et la pensée, ou bien les lâcher comme des pigeons dans un ciel sans nuages, quelle différence ? N'est-ce pas, dans les deux cas, un moyen commode de s'en débarrasser ?

L'ouvrage de Morin et Bertrand, j'en suis sûr, séduira des lecteurs. Car il répond à une « demande idéologique » de plus en plus pressante ces années-ci, depuis que le nationalisme, à la faveur peut-être du gouvernement péquiste, est devenu trop complet. C'est un peu, pour reprendre ma comparaison médica-

le, comme chez le maniaco-dépressif, quand, une phase une fois accomplie, l'autre « demande » alors à s'inaugurer. Mais le système de la maladie n'en est nullement affecté pour autant. Ainsi, une nouvelle vague idéologique s'annonce, une autre phase dans le grand ressac dont l'unanimité nationaliste récente n'a été qu'un moment. Après l'abbé Casgrain, Paul Morin est venu ; après Paul Morin, l'abbé Groulx ; après l'abbé Groulx, Jean LeMoynes ; après Jean LeMoynes, Victor-Lévy Beaulieu. Il est normal que maintenant viennent Morin et Bertrand, poussés par tous les autres avant eux. La vague bat, la mer reste en repos.

Encore une fois, donc, on dira du *Territoire imaginaire de la culture* qu'il apporte du nouveau. Mais qu'est-ce qu'un nouveau qui était prévisible ? N'est-ce pas simplement un autre produit de la bonne logique séculaire, qui tantôt s'appelle nationalisme, tantôt antinationalisme, comme deux frères siamois en qui bat le même cœur, en qui se dédouble la même et interminable monotonie ?

On ne peut tout de même s'empêcher d'éprouver de l'amertume. Car Morin et Bertrand nous promettaient un certain élargissement, une forme de liberté. Or au bout du compte on tourne toujours dans le même cercle, où l'on n'a fait que changer de direction. Le nouveau annoncé n'était qu'imaginaire. Mais amer, on l'est encore plus quand on songe que dans le territoire *réel*, ce « nouveau » porte un nom bien précis : le Parti libéral, et a aussi un visage, moins beau assurément que celui du jeune philosophe télégénique, mais c'est peut-être seulement son autre profil : Ryan.